

## FAUTOU DIOME

"Je n'ai pas une plume qui signe des décrets [...] je garde ce rêve là parce que c'est ma seule force finalement. Un papier et un stylo".



<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-20e-heure/la-20eme-heure-du-lundi-25-aout-2025-5598852>

### **Rien de ce qui tient dans une poche ne vaut la mémoire des aînés**

Fatou Diome, écrivaine franco-sénégalaise est connue depuis la parution en 2003 de son roman *Le Ventre de l'Atlantique*, roman à une dimension autobiographique où elle met en scène les rêves d'émigration des jeunes Sénégalais vers la France. Plus de vingt ans plus tard, Fatou Diome sort un ouvrage intitulé *Aucune nuit ne sera noire*, dans lequel elle rend un hommage bouleversant et émouvant à son grand-père qui lui a montré comment apprécier la beauté du coucher de soleil en s'abreuvant de sa lumière au lieu de guetter la nuit et de la redouter.

En effet, Fatou Diome puise sa force dans l'enseignement de ses grands-parents, qui l'ont élevée sur l'île de Niodior au Sénégal. Son grand-père, marin-pêcheur qu'elle appelait affectueusement "*mon capitaine*", lui a transmis une philosophie de vie qui la guide encore aujourd'hui : "*Tu crois que tes pleurs vont nous ramener*

*plus vite au village ? Allez rame !*", lui disait-il quand elle pleurait en mer. Une leçon qu'elle a retenue : *"Les jérémiades ne nous sauvent de rien"*.

Cette éducation l'a façonnée en profondeur, lui donnant une sagesse prématurément vieille : *"Quand je voyage pour deux jours à Paris, j'amène une valise de quoi tenir pour deux semaines. Parce qu'on me disait toujours il vaut mieux emmener trop de bagages que pas assez"*. Mais elle garde aussi en elle l'âme d'une gamine de treize ans, celle qui a commencé à écrire : *"Au moins quand j'ai une belle page, je sais que je la dois à la gamine de treize ans, dont moi"*. Polyglotte accomplie parlant sept langues (sérère, wolof, peul, mandingue, français, anglais, espagnol), elle rêve encore d'apprendre l'allemand pour lire Schiller dans sa langue originale, avouant avec gourmandise : *"J'ai une soif de langues à apprendre"*.

### **L'écriture comme thérapie : exorciser le chaos intérieur**

Pour Fatou Diome, l'écriture n'est pas un choix, mais une nécessité vitale: *"J'écris tout le temps, c'est ma façon de mettre de l'ordre dans mon chaos, d'analyser ce que je vis, et d'apprendre à accepter et à pardonner, à moi-même comme aux autres"*. Cette urgence d'écrire lui vient de loin, depuis l'époque où, jeune fille ballottée de famille d'accueil en famille d'accueil, elle confiait à son cahier ce que les autres ne voulaient pas entendre. Enfant née hors mariage dans une société conservatrice, elle a dû affronter très tôt les regards et les jugements. Mais grâce à ses grands-parents qui lui ont appris à *"redresser la tête"*, elle revendique fièrement : *"Il n'y a pas plus légitime qu'une fille de l'amour"*.

Au départ, publier la terrifiait : *"J'avais peur que l'on voit ma folie"*. Aujourd'hui, elle assume pleinement sa différence et écrit des *"livres qui m'empêchent de dormir, m'habitent, qui me réveillent la nuit et m'obsèdent"*.

EXTRAIT, page 52

*Ici elle nomme son grand-père "Mon Gabriel"*

*"La chronométrie est une mauvaise mesure. J'ai rencontré mon Gabriel. C'est un fait. Cette félicité-là fut la mienne; et, cette page de notre vie, ni le temps ni la mort ne peut la modifier ou la soustraire, encore moins la supprimer. Au cataclysme qu'annonçaient les uns et les autres, j'opposais mon mantra: il n'y aura jamais de jour sans mon Gabriel. Où que j'aille, quelque soit l'humeur du jour, sa voix me parvient toujours et m'indique la voie."*

A la page 289, Fatou écrit: “A quel âge n’a-t-on plus besoin de tuteur? Je ne veux même pas le savoir, le mien de Gabriel me tient encore la main. Enfance, Adolescence, Âge adulte, Vieillesse. N’est-ce pas là un langage de pédiatres, de sociologues et de gériatres? Si je devais formuler les étapes de la vie autrement, je dirais venir, grandir, se souvenir, puis partir. La vie? Une musique en quatre mouvements, avec ses temps forts et ses temps morts, Dès le cris de naissance, on joue. Sans répétition, on joue! On joue sa vie, essaie de bien la jouer. Sachant que nul ne peut ralentir le tempo du suprême Maestro, on suit comme on peut. Alors, sans nos tuteurs, sur qui calerions-nous notre pas? Saliou, mon maître de ballet! Il faisait valser mes soucis: “Mon petit matelot, disait-il, ne perds pas ton énergie à détailler les injustices, si tu les regardes trop, tu vas t’y noyer, travaille à tes rêves avec détermination.”

Mais à côté de cet hommage prédominant qu’elle rend à son tuteur dans ce dernier roman *Ancune nuit ne sera noire*, ce sont aussi de belles réflexions sur l’humanisme, que l’on peut y lire.

Elle y parle, par exemple, du sort des émigrés avec beaucoup d’humour:

“Le retour au pays! Depuis que l’homme voyage, la littérature en disserte. De siècle en siècle, des kyrielles de poètes enjolivent le retour au pays, en font des kilométriques fables. Des fables tellement merveilleuses que tout honnête lecteur en vient à démentir Orphée, car, s’il est vrai qu’il retrouve un si merveilleux chez-soi, le revenant s’en était-il éloigné par masochisme? Se demande-t-on. Seuls les voyages d’agrément sont tentants! Quel humain, sain de corps et d’esprit, laisserait les siens et s’en irait endurer les affres de l’exil sans y être poussé par d’impératives raisons? Or, si les gains du voyage et l’expérience acquise ailleurs suffisent parfois pour éliminer certaines de ces raisons, il en est d’autres qui perdurent toute une vie. Celles -là, quoi que vous fassiez, elles vous attendant à chaque retour.

La vérité est que les retours au pays ne se valent pas, ils ne sont pas tous faits de ripailles et de colliers de fleurs. Seulement, chut! Amour-propre ou scrupules à l’idée d’écorner l’image de la terre de nos racines? (...) Amis de France, de Belgique et d’Allemagne, quand je vous narre les pélicans et les crabes violonistes du Saloum des heures durant, pardonnez-moi; ce faisant, je me retiens peut-être de vous assommer avec des salades de Telle peau de vache, que

j'appelle tante comme on boit la cigüe. Er qu'auriez-vous dit de son pendant masculin?"

A un autre endroit, Fatou raconte comment son grand-père lui avait enseigné la fraternité et la laïcité sans grands mots mais en agissant avec une ouverture d'esprit comme le jour où il accueille chez lui un curé français. Grâce à cette rencontre, Fatou découvre dans son petit village du Sénégal, la musique classique, plus précisément les *Suites pour violoncelle* de Johann Sebastian Bach!

“Le curé français m’a laissé un autre souvenir qui m’accompagne encore et réjouit toujours mon cœur. Avec sa petite radio-cassette, il écoutait une musique, que je n’avais jamais entendue sur mon île. Dès que je l’entendais, je me rapprochais discrètement et m’asseyais: adossée au mur sous la fenêtre, j’écoutais. Un jour, installée au même endroit, je me suis mise à pleurer. Venant de la cuisine, ma grand-mère s’arrêta et me demanda pourquoi je pleurais, je lui dis que je ne savais pas, que quand j’écoutais la musique du monsieur, c’est comme si j’étais triste mais pas triste. Elle a dit: “C’est n’importe quoi ça!” puis elle m’attrapa par le bras et m’amena chez mon grand-père en disant: “Tu sais, ton invité, il va nous la rendre chrétienne avec sa musique d’église!” Mais mon grand-père a ri aux larmes, puis il a dit:” Mais non, Xaarit. Ne t’en fais pas. Mon petit matelot est une gamine sensible, elle est simplement émue, et c’est vrai que cette musique est très belle. D’ailleurs ça me fait penser à la Kora.” (...)

Bien des années plus tard, en 1994, à Strasbourg, chez Harmonia Mundi, j’entendis cette même musique et elle me figea sur place, des scènes de mon enfance à Niodior défilèrent sous mes yeux. Je courus vers le vendeur: “Monsieur, monsieur, s’il vous plait!” l’assaillis-je, comme en transe. (...) J’aimerais savoir c’est quoi, c’est qui?”